

L'écrit demeure

quand l'image s'évanouit

Ariane Delrieu

« Fille-rat ! fille-rat ! », les rongeurs chuchotent, courent le long des murs, s'infiltrent sous les meubles...

Elle a trouvé un sac de noix ! De belles noix charnues, chacune enfermée dans une coque précieuse.

Les rats, les vrais, ceux dont la peau renferme un coeur de rat, accourent, des noix ! Des noix ! Ils sont soudain des milliers, les rats aiment tellement les noix. Mais elle, la fille-rat, ils ne l'aiment pas, elle sent leur mort, elle vole leur corps. Mais tant pis pour cette fois, ils aiment tellement les noix !

Le crapaud maudit entrouvre ses yeux glauques. Ils disent : « L'engeance du Seigneur et du Diable. »

S'y reflètent les trésors étincelants, y vacille l'image de mes doigts. Ils disent : « L'engeance du Seigneur et du Diable. »

Bon dieu, une poignée de ces perles et j'achète un royaume ; un de ces bijoux et j'épouse une reine.

Ils disent : « L'engeance du Seigneur et du Diable. Celui qui l'approche est damné, celui qui le touche est déjà mort, celui qui le vole voit son destin changé. »

Le lièvre ensorcelé, le jeune homme le poursuit. Des pierres, des diamants étincelants, des rubis sanglants comme des plaies béantes sur l'or de la couronne dérobée, scintillent à l'en faire crever.

La richesse, un royaume, une vie à portée de ses doigts si cette bête damnée ralentit une seconde.

Il est porté par tous les diables de l'enfer, comment ses bonds l'arrachent-ils de cette terre qui lui semble accrocher ses chevilles ? Il l'a écorchée cette terre, et a retourné dans sa plaie ses outils de labour pour manger. Est-ce pour cela que maintenant elle lui crochète les jambes ?

L'animal couronné s'élève, comme sans poids, les doigts sont si proches de l'or, des palais, des princesses ; les doigts sont si loin, le lièvre vole.

C'est drôle, toutes les fleurs éclatent en gros pétales sous le ruissellement de l'eau. Meurent de couleur. Ça la fait rire, la seule fleur du jardin sans pétales. Parce qu'elle est vite jalouse de tout ce qui l'entoure, la méchante petite plante qui a deux tiges étranges qui la clouent dans le sol.

Lorsque l'eau glacée s'abat sur sa tête, elle déteste. « Du chiendent », marmonne la vieille femme à l'arrosoir.

La seule fleur du jardin sans pétales, toute en chair, pense éternellement : « Je repasse les ciseaux, les couteaux, les rasoirs... », quand la vieille enfin la cueillera, elle lui dévorera les doigts.

Sept flaques d'eau ; sept dents pointues
dans ma mâchoire ; sept bébés vagissant
dans la rivière ; sept fois le tour de la terre
et autant de voyageurs dévorés dans le noir.
Sept amoureux enchantés par un fuseau.

Sept cris, sept rires, sept larmes, sept d'un
coup.

Sept forêts humides et ruisselantes ; sept de
mes cheveux tissés en fragiles filets.
Sept montagnes et leurs chênes centenaires
qui se cachent mais je les ai trouvés.

Sept pays, sept continents, sept univers, sept
d'un coup.

Une porte minuscule, il faut passer la porte,
évidemment. L'Alice de mon rêve chante
sans discontinuer.

*Ma mère qui m'a tué,
mon père qui m'a mangé,*

Elle se vide de tous ses mots, elle va rétrécir
bien sûr.

*ma soeur, la Marleenken,
tous mes os a ramassés*

Tout ça prend tellement de place, alors, elle
sera toute creuse.

*dans un carré de soie,
mis sous le genévrier.*

Une fois tous les mots enfuis d'elle même,
Alice minuscule franchira la porte.

Kwitt ! Kwitt !

Joli oiseau que je suis !

La même chante à en être muette, mais peu
importe, les gonds vont grincer !

Papa est honnête, il mange, il boit et il dort,
paie toujours ses dettes. Le cuir s'use de
passer entre ses doigts pour vomir trois
pièces d'or. La peau d'un vieillard est moins
souple que le cuir qui pleure les richesses
de papa.

Le chant des pièces qui s'entrechoquent
l'a ensorcelé, comme le timbre de voix des
pierres précieuses qui ne lui sont pas moins
dangereuses que les sirènes d'Ulysse.

Ses trésors, ses chéries, ses princesses, papa
aime moins le bruissement de nos cheveux
qui s'emmêlent dans les perles, celui de nos
genoux et de nos coudes qui s'écorchent
contre l'or ; celui de notre chute sur la table
en chêne d'une taverne sordide.

Le roi et la reine du jeu de cartes éparpillé
grimacent ; papa perd, il paye.

Un pas et un autre, les cailloux, les orties et les insectes succombent. Les perles qu'il tient dans sa menotte rendent fou ceux qui les convoitent. L'enfant est aveugle, il marche sur les fourmis, l'asphalte et la mousse. Un pas, puis deux, puis trois. Trois hommes le suivent, puis cinq, puis treize...

Il ne voit pas, n'a jamais vu et ne verra jamais, l'envie qui brille dans les yeux, la convoitise qui retousse les lèvres. Tant mieux, il les condamne à le suivre sur les sentiers, à travers les forêts, encerclé de loups et de serpents. Aveugle enchanté, il est sans cesse protégé, les dangers auxquels il échappe s'abattent sur ceux qui le suivent, et tous le suivent !

Cet oiseau singulier ne mérite pas ce nom.
Il n'est pas de ce monde, maudit à l'aube de sa création. Sa face anormalement plate se perce d'yeux curieusement vastes.

Il adore la cage. Cette cage où vit la femme-plume. Il y vient chaque nuit, s'y suspend éternellement, fait chanter sa peur à la captive. Est-ce-que demain la cage sera ouverte ? Un oubli, une chute, une chance, sera-t-elle ouverte ?

La femme-plume n'a même plus peur ; accepte l'amant rapace ; ne prend plus garde au balancement de sa cage sous le poids du hibou, sur le rythme des hululations désolées. S'il l'aime qu'importe ? Amant carnassier ou pas, la cage est close, l'amour s'enfle de solitude.